**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 38 (1900)
**Heft:** 1

**Artikel:** Causerie d'un rhumatisant : le rhumatisme. - Une cure à Lavey, etc. : IV
**Autor:** L.M.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-197958

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

B 1344

Trente-huitième année. N° 1. Samedi 6 janvier 1900

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

*Pour les annonces, s'adresser exclusivement à*
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

*Rédaction et abonnements :*
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
Suisse : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
Etranger : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
**Canton :** 15 cent. — **Suisse :** 20 cent.
**Etranger :** 25 cent. — **Réclames :** 50 cent.
la ligne ou son espace.
*Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.*

## Sois gai toujours !

« Sois gai toujours ! » C'est le vœu que nous adresse, avec d'autres, plus aimables encore, M. Philippe Godet, dans le charmant quatrain que voici :

Fais ce que peux, c'est faire ce que dois.
Sois gai toujours, pour que nous sachions l'être
Et que longtemps nous te voyions paraître
Jeune entre tous, ô vieux *Conteur Vaudois !*

« Sois gai toujours ! » Voici bien le souhait le plus aimable qui se puisse faire, mais non le plus facile à réaliser.

Etre gai, c'est être heureux, ou nous nous trompons fort, et, quoiqu'on dise, n'est pas toujours heureux qui veut et quand il veut.

Les journaux, grands et petits, n'échappent point à la loi commune ; ils ont leurs bons et leurs mauvais jours. Le nouvel-an est pour eux un cap plus ou moins périlleux à doubler. S'il voit arriver des abonnés nouveaux, il en voit aussi d'anciens partir. Comme à la guerre, il faut parfois serrer les rangs.

Sans doute, ces désertions du nouvel-an ne signifient point toutes que le journal a cessé de plaire et qu'il est congédié avec ou sans remerciements. Il en est beaucoup, hélas, d'entre ces désertions, dont la cause est bien plus sérieuse. Les temps sont durs ; les impôts augmentent et les ressources diminuent ; il faut réduire ses dépenses de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire ; en un mot, il faut supprimer le dessert. Les journaux, c'est un peu le dessert, et alors.....

A ces abonnés, qui nous avouent si franchement le motif de leur démission et leur regret de devoir se séparer d'un vieux et fidèle ami, oh ! combien on voudrait pouvoir dire : « Rassurez-vous ; nous ne voulons point que la dureté des temps vienne brusquement rompre nos bonnes et anciennes relations. Si le *Conteur* a pu vous procurer quelques instants agréables, s'il a su mériter la petite place que vous aviez bien voulu lui faire à votre foyer, eh bien, conservez-lui cette place, chaque samedi il viendra l'occuper encore, sans vous demander, en retour, autre chose que votre amitié. »

Malheureusement, pour en agir ainsi, ces bons sentiments ne suffisent pas.

« Sois gai toujours ! » Nous ne demandons pas mieux. Mais, comment faut-il l'être ?

Lorsqu'il fit son entrée dans le monde, il y a trente-sept ans, — un joli âge, n'est-ce pas, pour un journal ? — le *Conteur*, qui était beaucoup plus petit qu'aujourd'hui — les journaux grandissent, comme les gens — se proposait d'être le modeste organe de cet esprit vaudois, si particulier et que personnifièrent si bien certains de nos écrivains : le doyen Bridel, le papa Oyez-Delafontaine, Louis Favrat, C.-C. Dénéréaz, pour ne citer que les plus connus.

Lors de la naissance du *Conteur*, quelques-uns de ces écrivains vivaient encore et, comme de bonnes fées autour de son berceau, l'assurèrent de toute leur sympathie et de leur appui. D'autres ne tardèrent pas à s'y joindre, à qui il n'avait manqué, jusqu'à ce moment, qu'une occasion de se manifester. On n'écrivait pas alors autant qu'aujoud'hui, car il n'était pas si facile de placer sa « copie » ; les débouchés manquaient.

Le *Conteur* rencontra dans le canton de Vaud et même dans les cantons voisins une rapide et sincère sympathie, qu'il s'efforça toujours de mériter du mieux qu'il put. Il acquit même — nous pouvons le dire sans vanité aucune — une certaine popularité. Il était heureux et gai et sa gaîté était de celles qui avaient cours alors dans notre pays.

Dès lors, les temps ont bien changé. Les idées nouvelles, le « cosmopolitisme », pour l'appeler par son nom, a donné un rude assaut aux coutumes locales, à l'esprit du crû. L'esprit qui plaît aujourd'hui, c'est l'esprit fin de siècle, un esprit très difficile à définir, qui court les faubougs des grandes villes et qui, plus ou moins déguisé, s'introduit même dans les salons. Dire qu'il y rencontre l'accueil empressé qu'y trouvait l'esprit d'autrefois, qu'il y provoque la même gaîté sincère serait peut-être trop dire ; on s'en amuse, faute de mieux. Il est de mode à présent de faire fi de tout ce qui est du passé ; soit ! mais le présent ne nous donne rien en échange et l'avenir nous promet fort peu.

Le *Conteur* doit-il aussi renier son passé, renoncer à la ligne de conduite qu'il s'était tracée ? Non, nous ne le croyons pas et, à dire vrai, nous ne le voulons pas. Advienne que pourra, le *Conteur* restera fidèle à ses principes. Il veut pouvoir garder sa place sur la table de famille, aux yeux de tous, et n'être point obligé de se dérober subitement à l'entrée de la mère ou des enfants. Il veut rester, aussi longtemps qu'il le pourra — et mieux, si possible, que ces dernières années — l'organe et le refuge du vieil esprit vaudois, et pour cela il ouvre ses colonnes à tous ceux qui trouvent encore quelque charme à cet esprit et s'y intéressent.

Avec cela, n'est-il pas vrai, il y a encore moyen d'être gai et d'envisager l'avenir avec confiance ? D'ailleurs, comme le dit M. Godet :

Fais ce que peux, c'est faire ce que dois.

## Causerie d'un rhumatisant.

Le rhumatisme. — Une cure à Lavey, etc.

IV

La première semaine d'un séjour aux Bains de Lavey n'est pas toujours très agréable. Le nouveau débarqué s'y trouve tout à coup au milieu d'une foule d'inconnus, venus de tous les coins du monde, chacun apportant avec soi une maladie pour laquelle il a essayé de toutes les stations thermales.

Souffrants pour la plupart, préoccupés de leurs misères, ce monde de baigneurs ne nous offre le plus souvent que des figures peu gaies, peu avenantes. C'est surtout à l'heure matinale des bains, au petit jour, que les mines s'allongent le plus.

Hommes et femmes se dirigent, qui aux douches, qui aux bains et massage, qui à la source thermale. Mais franchement, à ce moment-là, ce sont de vrais fantômes. Les matinées étant fraîches au bord du Rhône, tous sont emmitouflés au point de ne laisser voir, sous une chevelure embroussaillée, qu'un bout de museau qu'il ne faut pas essayer de décrire. A distance on dirait des paquets d'étoffes, de châles et de cache-nez qui marchent.

Et comme ces bonnes gens ne tiennent guère à attirer les regards, ils filent droit leur chemin et disparaissent bientôt comme de mystérieuses apparitions.

Eh bien, allez un peu sur la terrasse, ou parcourez les longs corridors de l'hôtel, lorsque le moment de la table d'hôte approche ; tous ces gens qui vous ont paru si malingres dans leur bizarre accoutrement du matin, sont complètement transformés par une toilette qui leur a pris deux heures au moins.

La coquetterie, le désir de paraître ce qu'on n'est pas en réalité, ont pris le pas sur les affections nerveuses, les rhumastismes, les maladies du foie et les catarrhes. Chacun se redresse de son mieux et fait bonne mine à mauvais jeu.

Si l'on n'était pas encore sous l'impression de ce qu'on a vu entre cinq et six heures du matin, ce serait vraiment à devenir amoureux de ces dames, tant elles sont captivantes.

Les sourcils sont devenus noirs et gracieusement arqués, le teint légèrement rosé, des mèches frisottées, capricieuses et agaçantes font ressortir la blancheur du front.

Oh ! merveilleux effets de l'art ! que vous nous voilez de choses et de quelles gentilles illusions vous nous bercez !

A l'heure dont nous parlons, tout ce beau monde se promène sur la terrasse ou dans les corridors, où les frou-frous des robes de soie obligent les timides à se coller contre le mur pour laisser passer ces dames... et les élégants messieurs qui les accompagnent.

On y voit passer de nombreux groupes d'amis, de parents, de connaissances. Mais ceux qui n'ont là ni parents, ni amis, ni connaissances, n'ont guère l'occasion d'échanger quelques paroles avec qui que ce soit.

En attendant des jours plus riants, me disais-je, mieux vaut se promener tout seul dans le parc. Les arbres, les arbrisseaux, les massifs fleuris vous disent quelque chose au moins. Le feuillage qui frissonne à la brise nous égaie, fait aimer la nature ; des émanations balsamiques s'échappent de toutes les plantes et flattent notre odorat, émanations qui valent bien d'ailleurs celles du patchouli et des parfums musqués.

Et les oiseux qui gazouillent en sautillant de branche en branche, ne nous disent-ils pas de charmantes choses ?

Si je ne fais erreur, je n'ai prononcé, durant les trois premiers jours, que trente-sept paroles. C'est dur pour quelqu'un qui aime à causer quelque peu.

A table, par exemple, la conversation est absolument nulle pour qui n'y connaît personne. Votre voisin de gauche vous passe la carte du menu ; vous inclinez légèrement la

tête : Merci. Après y avoir jeté un coup d'œil, vous passez la même carte à votre voisine de droite, qui esquisse un merci du bout des lèvres ; mais pas un mot.

A la fin du repas, vous vous inclinez de nouveau en vous levant de votre chaise, et c'est tout.

Heureusement encore que la cuisine de l'hôtel est excellente et qu'elle vous procure quelque compensation en occupant agréablement votre fourchette.

Le lendemain, le surlendemain, c'est à peu près la même chose. Enfin, un beau soir, pendant le souper, et pour vous convaincre que vous n'êtes pas encore muet, vous hasardez de dire : « La soirée est superbe ! » Une demi-minute après, quelqu'un répond dans sa moustache : « Superbe ».

Le lendemain survient un incident à sensation dans l'affaire Dreyfus. Et chacun d'exprimer son étonnement, ses déceptions. La conversation gagne la table entière. Il y a échange d'idées et de sentiments ; on s'indigne, on se passionne et désormais la glace est rompue. Tout paraît vouloir aller au mieux.

Une seule question se pose, celle de connaître les noms des dix ou douze habitués de la table que vous avez choisie. Mais c'est la moindre des choses : il suffit pour cela de glisser furtivement quelques regards indiscrets sur les liens de serviettes.

Puis vous ne tardez pas à vous créer quelques relations plus intimes et dont vous conserverez un très bon souvenir.

A côté de cela, il est, comme bien on pense, nombre de personnes qu'on n'aborde jamais et qui vous restent complètement étrangères. Il va sans dire, par exemple, que je n'ai point essayé de faire la causette avec Son Excellence Mme Nubar Pacha. J'ai eu seulement l'insigne privilège d'apprécier quelquefois, sur son passage, le parfum délicieux de ses cigarettes turques.

J'ajoute cependant que son petit-fils m'a proposé une partie de billard. A-t-il voulu me faire oublier quelques instants mon rhumatisme ? Mes deux cannes l'ont-elles touché ? Je l'ignore.

J'ai joué tant bien que mal, hélas ! et en m'asseyant après chaque carambolage manqué. Malgré cela, j'ai gagné la partie, mais je ne m'en fis pas gloire, car sachant que mon adversaire était très fort à ce jeu, j'en conclus qu'il y avait mis beaucoup de bonne volonté.

Je lui tins certainement bon compte de son excellente et charitable intention.

Faut-il donc aller en Egypte, me disais-je, pour que ma sciatique trouve des âmes compatissantes ?... *(A suivre.)*

L. M.

### Le petit chat blanc.

Un de nos collaborateurs nous écrit :

« Ne vous êtes-vous jamais demandé ce que les animaux pensent de nous, j'entends les animaux domestiques qui vivent avec nous et peuvent nous observer par nos petits côtés ?

C'est la question que je me posais le soir du premier janvier devant un théâtre de chats et de chiens savants, installé sur la place du Tunnel.

Il y avait là sur l'estrade, avec ses compagnons de servitude, un petit chat blanc, dans un accoutrement ridicule, défroque obligée de son métier de jongleur.

Il semblait, de son œil entr'ouvert, regarder avec une indifférence superbement dédaigneuse le populaire en train de s'amuser. Le chat est un animal philosophe et j'ai la conviction que celui-là, en particulier, roulait en sa petite cervelle des pensées profondes sur la vanité des choses de ce monde et le vide incurable de notre existence, vide mal dissimulé par une agitation fébrile.

A force de courir ainsi les fêtes par profession, le petit chat tout blanc ne s'était certainement pas fait une opinion bien favorable de l'espèce humaine. Franchement, ce petit Boudha sur son piédestal me gênait, avec son expression énigmatique.

« Amusez-vous, semblait-il dire, amusez-vous, c'est dans votre nature, faites du bruit, chantez, laissez-vous bercer par les mélodies des orgues de barbarie, tournez en carrousel, c'est un noble exercice, buvez, cela vous donnera de l'esprit. Mais, vous avez beau faire, cela ne vous en donnera jamais assez pour savoir vous conduire. Demain, vous regretterez amèrement le temps et l'argent perdus, et vous serez en proie à un malaise que ne connaissent pas ceux qui savent se conduire.

» Mais cela ne vous corrigera pas : quand un chat s'est brûlé le poil en s'approchant trop du feu, il n'y retourne pas, mais un homme, c'est autre chose, l'expérience ne lui profite guère. »

Le regard du petit chat disait tout cela. Il avait raison ».

### Rihiuva politiqua.

Vouaiquie onco on an dè passâ ! Miséricorde, coumeint cein va rudo ! et, quand on l'âi sondzo, qu'ein no zu que no z'aussè conteintâ tandi clliâo doze derrâi mâi ? Po bin derè, pas grand tsoudze : lo fein et lo recor n'ont pas tant bailli po cein que l'a fé trâo sè tandi lo fourri et 'na boun'eimpartia dâo tsautein ; lè z'ermaillès allâvant à dâi prix dè fous, lè truffès ont zu la maladi coumeint stâo z'ans passâ et quant à la fruita, quasu rein dè cerisès ; cauquiès pommâi et pérai ont onco bein reindu, mâ po lè pronmès et les premiaux, salut ! Mâ, n'est onco rein la fruita ! l'est cé pourro vin, quinna misère ! ia zu pou, mâ pou ! diont tot parâi que vâo être bon ; l'est dza oquiè, mâ foudrâi que y'ein aussè prâo et lè carbatiers n'ariont pas fauta dè lo rappondre. Et dein lo mondo, quin grabudzo d'einfai !

Vo zè dza contâ cein qu'ont fe lè z'Anglais pè lo Transvat : laisseint lè férè et se sè font raussi, l'est bin lâo dan !

Ein France, lo pourro monsu Faure a zu n'attaque et l'âi est restâ ; l'ont bailli la plliace à monsu Loubet, on dzeinti coo et on crâno zigue à cein que diont, et la Républiqua vâo teni bon quand bin mîmo l'âi a clliâo royalistres, Rotsefoo, Castagnaffe et cé certain Déroule, dâi gaillâ que ne valliont pas lo diabllio. La beinda à Déroule ont coudhi sè rabattre su lo nové Présideint et on dzo que l'étâi zu à 'na fita, on part dè clliâo z'étsâodâ n'ont-te pas volliu l'éterti à coups dè chaton ! clliâo tserravoûtès ; pè bounheu que l'a pu garâ lo coup sein quiet l'arâi reçu on rudo pétâ pè la frimousse ; mâ l'a zu tot parai son tube dè coumenïon tot éclliaffâ ; l'ont fourrâ dedein Déroule et tota sa beinda et l'âi sont onco adé ; l'ont bin fé !

Et pè lè Grands-Consets ! L'est l'an passâ que sè sont tsermailli !

Ein Bégique, on dzo que discutâvant 'na loi po lè vôtès, dâi conseillers que n'ein volliâvant rein on fé on boucan dè la metzance : y'ein a ion qu'a tsantâ *Roulez tambours ;* on autro boailâvè cllia que sè dit : « *Que dans ces lieux, règne à jamais...*, tandi qu'on troisièmo, qu'étâi zu queri on vilho cor de tsasse, sé met à trompettâ tandi la tenâbllia et tréti fasiont 'na chette d'einfai. Ora, est-te dâi manairès po dâi conseillers ?

Et ein Etalie ! à 'na tenâbllia, l'ont teri avau la chèra dâo Présideint, l'ont brequa dâi bancs et dâi chaulès, se sont tsampâ lè potets d'eintse pè la téta que y'ein a zu on part dè tot eimbardouffâ ; pu falliai lè zourès !

L'est cein qu'est dâo galé po dâi conseillers ! Lo dzo que l'ont fe cé trafi, Omberto liaisâi l'armana dévant la choffe-panse avoué sa Maguerita, adon l'a de : « Ah ! l'est dinse ! fédès mettrè lè menottès à ti clliau brelurins et hardi à l'hostiau, et cein âo pe vito ! » Respet por li !

Et ein Autriche, sont adé lè mimo et ne poivont jamé s'accordà, que cein mé fâ mau bin po cé pourro François à Dsozet. Dein totès lè tenâlliès, sè traitont dè bourtià, chenapans, crapule et oquiè dinse. Ah ! se lè noûtro fasiont dinse, on lè zarâi astout tré ti déguelhi, allà pi !

Gueliaumo est adé lo mîmo po allà corattâ decé delé ; l'a on einvia dâo dianstro d'avâi atant dè naviots què lè z'Anglais et piattè qu'on diabllio po avâi la mounïa, kà n'ia pas, cein cottè destra, et ne sè pas se clliâo dâo Réchetâgue saront d'accoo dè sénâ l'ardzeint dinse po dâi folérâ. Ya cauquiès senannès l'est zu derè bondzo à la tanta Vittorine, qu'est don sa mère-grand, et l'ont fé pè Londrès on pecheint tire-bas quand l'est arrevâ à l'hôto.

La fenna à l'empereu dè Russie à mé bouéba l'an passâ et stu iadzo, l'est onco mé 'na demi-batz ; cein a eingrindzi qu'on dianstro Nicolas, li qu'âmérâi tant avâi on vallottet ; mâ, faut pas que sè dèsespérâi dinse, petétré que sti an !.. Dieu sâ !

Tsi no, n'ein pas fé grand pussa ; stu l'âoton, n'ein revôtâ po lè conseillers que vont à Berna ; monsu Ruffy a démichenâ dè conseiller fédérau po eintrâ à la poûsta, à cein qu'on m'a de, et on a met à sa plliace assebin ïon dâi noûtro, coumeint dè justo, et l'est Monsu Ruchet, lo cheffe dâi régents et dâi menistrès pè lo Conset d'Etat, et avoué cein on citoyen d'attaque ; mâ a-te falliu lo trevougni po lo décidâ ! adon, on part dâi noutrès, l'âi ont de : « N'ia pas ! faut on Vaudois et hardi l'âi faut allà, cottè que cottè », et à fooce dè lo ressi, sè laissi férè et clliâo députés lâi ont de : « Vo z'allâ vâirè, vo n'arâi pas dè quie vo z'einnouyi pè Berna, lo vin l'âi est onco pas tant crouïe et no z'autro Vaudois, n'âodreint dè sa-t'ein quatorze vo férè n'a vesita et no baireint demi-pot dè Saint-Saffe à la Grand' cave ». Et l'a du bastà !

### Un cadeau mystérieux.

Dans une petite ville de Silésie était une chapelle dédiée à la Sainte Vierge. On apportait sans cesse des offrandes, selon l'usage des catholiques. En effet, ils demandent à Dieu, sous l'invocation de tel ou tel saint, la guérison d'une maladie ou la délivrance d'un danger ; et, quand le malade est guéri ou que le moment de détresse est passé, ils suspendent, à l'entrée de la chapelle, un don de reconnaissance.

Les objets suspendus ainsi s'appellent *ex-voto*. Plusieurs de ces *ex-voto*, faits avec de l'or ou de l'argent, disparurent. On soupçonna de ce vol un soldat de la garnison, lequel fréquentait fort assidument cette chapelle. On le fouilla et on trouva dans ses poches deux cœurs en argent. Mis en prison, l'accusé protesta de son innocence, assurant qu'il n'avait point volé ces objets, mais que c'était un cadeau de la Sainte Vierge, qui connaissait sa pauvreté et ses besoins.

Comme on devait s'y attendre, cette excuse ne le sauva point et il fut condamné à mort.

Selon l'usage, les pièces du procès furent transmises au roi de Prusse, avec la sentence. Frédéric prit gravement connaissance du tout : « Voilà qui est bien terrible, se dit-il ; sans doute on doit punir celui qui, dans une maison particulière, soustrait un objet ou une valeur appartenant à quelqu'un qui s'en sert, qui en a besoin. Mais ici... peut-on dire que cela fasse tort à âme qui vive ? et la meilleure manière de remercier Dieu n'est-elle pas de